

Prologue

- Ce n'est pas un autre monde. C'est plutôt une de ces saletés de pseudo-univers.



- Ah bon ?

- Oui.

Le vase était fêlé. Un liquide brunâtre s'en échappait et, si l'on tendait l'oreille vers le bec, on pouvait entendre d'horribles sifflements - comme des voix percées. Par la fenêtre on pouvait voir l'étang, avec sa drôle d'inclinaison. Les flaques au sol dénonçaient la médiocrité de la dalle qui soutenait la maison.

Mais le problème n'était pas là. Une flaque, en soi, ne fait pas un pseudo-univers.



Le vase fêlé ne contenait pas de pseudo-univers non plus. Mais il aurait pu. Ici, on était dans une vieille maison où beaucoup de choses avaient été fabriquées de bric et de broc ou falsifiées. On pouvait tenir une statuette finement sculptée dans les mains et éprouver un malaise en identifiant l'odeur d'une vieille pelure d'orange, comme si l'objet venait d'ailleurs.

Il y avait un puits aussi. Mais il fallait aller dehors et l'eau n'était pas toujours propre dans le seau.

C'était un vieux seau. Quand il n'y avait pas d'eau à l'intérieur on pouvait voir le métal s'écailler.



On imagine qu'au même moment, une rixe est survenue sur le quai d'une gare souterraine. Aucun impact, rien. L'autre a continué de verser du vin dans mon verre. J'ai crié :

- Ce n'était pas un pseudo-uni verre ! Ah, ah.

Le verre était posé devant moi et n'était pas fêlé. La planète devait franchement bien tourner. La rixe devait mal tourner, forcément, sur le quai. Pas de train pour l'heure. Mais le sol est très dur, par ici.

- Vous n'avez pas du café aussi ? J'aimerais boire un café.

Pas de café. Il y avait du vin et de la bière.



Dehors, des gens jouaient de la musique de divertissement certainement médiévale. Je les imaginais en cercle, chacun concentré sur son instrument d'un autre âge. La musique était répétitive, certes. Mais elle avait du corps.

La pluie s'est mise à tomber, jusqu'à ruisseler au carreau de la fenêtre de la cuisine qui était entrouverte.

- Les pseudo-univers... urk... ne respirent pas comme dans la nature... urk, urk...

C'était au moins la troisième mort de Jack Ern-Streizald ! Heureusement qu'on ne diffuse plus ces bandes de nos jours.

La cafetière intermédiaire aussi expirait.



La radio diffusait un jeu-concours : « Et de nombreux prix à gagner, ah ! » Une musique joyeuse et boiteuse retentissait.



Les musiques se superposaient et se superposaient bien mal. Les sources sonores étaient si différentes ! Comment auraient-elles pu coexister, même ?

Il fallait encore que se greffe sur cette cacophonie les déglutitions malignes de la casserole intermédiaire (sans intercession).



La peinture murale crépitait également. Ce n'était pas un pseudo-univers mais une pseudo-symphonie, cela !

Pourtant, dehors, malgré le temps épouvantable, rien ne pliait, rien ne semblait jamais devoir se dégrader.

Oui. Il pleuvait.

Nous avions des bassines d'eau jaune vers l'entrée de la maison. L'eau était sale, en plus d'avoir cette teinte malade. Nous ne savions que faire de l'eau. La réutiliser pour un film sordide ? Une fois Jack mort, vous savez...

- Vous n'aviez plus de contact dans le monde du cinéma. Personne ne se serait intéressé à vos bassines.



- Mais ici les murs ne sont pas droits, hein ? Ils sont droits, les murs, ici ?

Pas de réponse. Il faut préciser que la maison était à peu près désertique.

Nous n'avions plus de contact avec le monde extérieur. Pas plus que les objets.

Le monde du cinéma continuerait de tourner. Pas nous. Nous nous fixerions sur des objets, de temps à autre. Mais le reste du temps, nous n'avions même pas de sable à tamiser.

Pas de sable à tamiser. Rendez-vous compte !

Les bassines fuyaient. Cela venait se mêler à la musique pseudo-médiévale. Les instruments étaient d'un autre âge mais on ne sait pas trop lequel.

Il fallait voir les dégradations, dans l'oeil, de l'image.

L'image puait. C'était toujours cette odeur vinaigrée d'herbes mouillées, en décomposition.

Elle s'effaçait. Il restait la vaisselle, inodorante. Je m'imaginai devant l'évier, chancelant mais entier, presque capable de manier les assiettes, les verres, les bols déjà fêlés.



J'avais une bonne conscience de l'espace malgré tout. Les murs n'étaient pas si épais. On pouvait éprouver l'allure de l'extérieur malgré les cloisons.

De toutes façons, les cloisons étaient vétustes et abîmées. On pouvait les trouser d'un coup de poing. Ensuite, bien sûr, il fallait colmater avec ce qu'on avait sous la main : des planches de bois ou des couvertures épaisses. Mais tout paraissait si fragile ! De plus en plus fragile.



La radio égrenait des informations tristes et anecdotiques avec détachement. Entre deux informations, le même jingle retentissait inlassablement. Le verre était fêlé. Personne n'y buvait plus. Mais on ne se résolvait pas à le jeter.



- Vous allez les dénoncer ?
- J'expliquerai qu'il n'y a plus de terre par ici. Plus de terre...
- Il y a de l'eau.
- L'eau ne suffirait pas, non. Et elle est terne.

Mais qui aurait le courage de prendre en considération les soubresauts de la fenêtre ?

- Un puits sans terre. Le minerai est si dense et déjà sec ! Il semble que des millions d'années ont passé, par ici.

Et elles ont passé en effet.

